

en effet, ces dames sont inconnues à Mexico, où elles n'ont ni parents ni amis, nous seuls avons intérêt à les sauver, c'est donc sur nous dont on sait l'audace et la résolution que l'on a accusés, avec raison, d'avoir exécuté cet incroyable coup de main et de l'avoir mené à bien malgré une nuée d'espions, ombusqués aux environs du couvent.

— C'est vrai, ne put s'empêcher de dire don Luis.

— Il est donc évident, dit don Estevan, qu'en ce moment tout le ban et l'arrière-ban de la police et des espions du général sont à notre recherche, s'ils nous trouvent et ils nous trouveront, si ce n'est aujourd'hui ce sera demain ou au plus tard dans trois ou quatre jours, que ferons-nous ?

— Nous nous défendrons, vive Dios ! s'écria don Luis, dont l'œil lança un fulgurant éclair.

— Certes, nous nous défendrons, cela ne fait pas l'ombre d'un doute, mais nous n'avons qu'une trentaine d'hommes autour de nous ; que peuvent faire trente hommes si braves et si dévoués qu'ils soient, contre plusieurs centaines d'ennemis ? car ne vous y trompez pas, le général voudra en finir une fois pour toutes avec nous et il nous fera attaquer par des forces cent fois plus nombreuses que celles dont nous disposons, et cela lui sera facile, n'est-ce pas ?

Don Luis hochâ la tête sans répondre.

— Nous morts, que deviendront celles que nous avons juré de protéger et bien plus de sauver ? Répondez, mon ami ! ne pensez-vous pas qu'il est urgent de leur trouver une retraite plus sûre que celle qu'elles ont trouvée ici ; vous ne voulez point, n'est-ce pas, qu'elles retombent aux mains du général ?

— Non, quoi qu'il advienne ; mais je vous avoue ma faiblesse, bien que je comprenne au moins aussi bien que vous les dangers auxquels elles sont exposées ici, je ne me sens pas la force de me séparer une fois encore de ma femme et de ma sœur, les deux êtres que je chéris au-dessus de tout et pour le bonheur desquels je sacrifierais avec joie ma vie.

— Qui vous oblige de vous séparer de votre femme et de votre sœur, mon ami ? partez avec elles, accompagnez-les dans la retraite que nous leur choisirons, et veillez sur elles ?

— Estevan, dit don Luis d'un ton austère, mon ami, prenez garde, vous me proposez une lâcheté, ces paroles dans votre bouche sont pour moi une insulte.

— Pardon, mon ami, s'écria vivement don Estevan, vous avez mal compris mes paroles, jamais je n'ai eu la pensée de vous proposer une lâcheté, je voulais seulement.....

— Pas un mot de plus, mon ami, interrompit-il avec vivacité, n'essayez point de vous disculper ; vous êtes trop maître de vous-même pour ne pas calculer la portée de vos paroles et vous laisser ainsi emporter à parler sans réflexion ; vous n'avez pas eu l'intention de m'insulter, je le sais, je ne vous garde donc pas rancune de ce que vous m'avez dit ; j'y consens, cherchons puisqu'il le faut et que moi-même j'en reconnais l'urgence, pour ma femme et pour ma sœur une retraite plus sûre que celle que nous pouvons leur offrir dans cette maison ; mais n'oubliez jamais, vous et votre frère, que mon sort est attaché au vôtre par un lien indissoluble ; que là où vous tomberez je tomberai avec vous ; c'est votre amitié pour moi qui vous a jetés dans cette lutte implacable contre le général, je vous défie de me prouver le contraire ? donc, et pour la dernière fois, sachez-le bien, mes amis, mes frères, nous succomberons ou nous triompherons ensemble.

Les mains des deux jeunes gens se tendirent aussitôt vers

don Luis, et une chaleureuse étreinte fut échangée entre les trois amis.

— N'en parlons plus, dit don Estevan avec mélancolie, cherchons donc ensemble.....

Les deux dames avaient jusque-là écouté la conversation sans y prendre aucune part.

— Ne cherchez pas, s'écria vivement dona Mercedes.

— Comment ? fit don Estevan.

— Ne cherchez pas, reprit nettement la jeune femme avec émotion, ce serait inutile.

— Comment, inutile ? s'écria don Luis.

— Oui, car nous sommes résolues, ma sœur et moi, à ne plus nous nous séparer de vous, votre sort sera le nôtre.

— Tous nos malheurs sont venus de notre séparation, s'écria la jeune fille avec énergie, tant que nous sommes restées près de vous, mon frère, aucun danger ne nous a atteintes, n'est-il pas vrai ?

— Vous laissez votre sœur à l'hacienda de Santa Lucia, dit dona Mercedes, moi, vous me reléguez à Queretaro, qu'en est-il résulté ? vous le savez, Luis. Nous ne voulons pas de nouveau être exposées à des dangers semblables à ceux que nous avons courus loin de vous.

— Pour rien au monde, appuya la jeune fille.

— Nous préférons mille fois la mort à ces angoisses terribles qui nous ont brisé le cœur, ce que vous avez dit à vos deux amis il n'y a qu'un instant, mon cher Luis, ces paroles, nous vous les répétons, nous succomberons ou nous triompherons avec vous.

— Et du moins, s'il nous faut mourir, nous tomberons exemptes de toutes déshonorantes souillures, dignes de vous et dignes de nous-mêmes.

Ces paroles furent prononcées avec une simplicité grandiose qui frappa d'admiration les trois hommes.

— Soit ! s'écria don Luis avec force, nous resterons unis et, mourant ensemble, nous ne serons même pas séparés par delà le tombeau.

— Vous le voulez ? dit don Estevan avec tristesse.

— Nous ne voulons pas, nous prions, dit dona Angela avec un angélique sourire.

— Que votre volonté soit faite, vous resterez ici, senoras, quoi qu'il arrive nous ne nous quitterons pas.

— Oui, et celui qui osera nous attaquer le payera cher, dit don Jose avec une sombre résolution.

— Merci pour elles et merci pour moi, mes amis, dit don Luis.

Diavant, comme s'il eût compris ce qui se passait, alla se coucher aux pieds des deux dames, sur lesquelles il fixa son regard presque humain.

En ce moment, Sidi Muley entra dans le salon et dit quelques mots à voix basse à don Jose.

— J'y vais, répondit le jeune homme en se levant.

Et après avoir salué les dames, il quitta le salon sur les pas de l'ancien spahis.

(A SUIVRE

Commencé le 1er Janvier 1882 — (No. 106.)

Pour un point Martin perdit son âme.

Le chemin est un mauvais voisin.

La table engendre des amis.